Isabelle JONVEAUX, Moines, corps et âme. Une sociologie de l'ascèse monastique contemporaine

Paris, Éditions du Cerf, 2018, 296 p.

Alain Rauwel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44978>

DOI : 10.4000/assr.44978

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 313-315

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Alain Rauwel, « Isabelle JONVEAUX, Moines, corps et âme. Une sociologie de l'ascèse monastique contemporaine », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 11 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44978> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44978>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Isabelle JONVEAUX, Moines, corps et âme. Une sociologie de l'ascèse monastique contemporaine

Paris, Éditions du Cerf, 2018, 296 p.

Alain Rauwel

RÉFÉRENCE

Isabelle JONVEAUX, Moines, corps et âme. Une sociologie de l'ascèse monastique contemporaine, Paris, Éditions du Cerf, 2018, 296 p.

- 1 Formée à l'EHESS et travaillant à l'université de Graz, Isabelle Jonveaux se situe à l'intersection des traditions sociologiques francophone et germanophone ; il était donc logique qu'elle s'emparât d'une problématique weberienne, celle de l'ascèse ou de la virtuosité religieuse, qui a rencontré ces dernières décennies un succès certain en sociologie française. Classiquement, elle la met à l'épreuve d'une enquête de terrain, qui est l'un des points forts de l'ouvrage. Ont été rencontrés des moniales et des moines tant français qu'autrichiens : quand on sait l'efficacité de longue durée du josphisme et la très sensible différence entre la vie régulière de filiation néo-trappiste ou solesmienne et la conception autrichienne des monastères comme centres d'apostolat, on devine toute la richesse potentielle d'une confrontation entre les deux systèmes. On regrettera en revanche que l'auteure n'ait pas su rester fidèle à son titre et s'en tenir à la vie proprement *monastique*. Du côté français en particulier, elle a donné la parole à des Dominicains ou des Frères des Écoles chrétiennes, toutes catégories qui relèvent du clergé régulier mais en aucun cas du monachisme. La clôture, pour déterminantes qu'aient été ses évolutions, est un fait majeur dont la présence ou l'absence change tout dans une forme de vie, et le quotidien d'un Prêcheur urbain, qui passe sa journée dans le métro et ses soirées dans les dîners en ville, n'a rien à voir avec celui d'un trappiste rustique, qui va du champ-les-vaches au chœur tous les jours de l'année.

- 2 À s'en tenir donc aux moniales et aux moines, la question d'Isabelle Jonveaux vaut assurément d'être posée : un demi-siècle après l'abandon massif et rapide d'une idéologie du sacrifice qui voyait dans les exercices du cloître une occasion d'accumuler des mérites par l'acceptation volontaire de privations et de souffrances, que reste-t-il du concept d'ascèse ? Pas grand-chose, aux dires des intéressés eux-mêmes, et il est piquant de voir l'enquêtrice beaucoup plus persuadée que ses interlocutrices et interlocuteurs de la pertinence de son objet. Il faut dire, d'une part, qu'elle a à faire à forte partie : praticiennes et praticiens de la vie régulière cultivent depuis plus d'un millénaire et demi les délices d'un discours sur soi infiniment repris et ciselé ; bien malin qui ne se laisse pas prendre à cette puissante rhétorique ! D'autre part, l'auteure s'est forgée une image de l'héritage auquel réagissent les consacrées et consacrés d'aujourd'hui au fil de lectures qui n'auraient pas perdu à être mieux choisies : le médiéviste souffre de voir un Léo Moulin érigé en référence, tandis que l'omniprésence de Jean Delumeau ne convaincra sans doute pas les modernistes les plus exigeants. Cette question historiographique est loin d'être neutre, tant la question de l'ascèse est en soi herméneutique : comment entendre aujourd'hui, quand on vit sous la Règle, les leçons des Pères du désert et des grandes figures de la tradition cloîtrée ?
- 3 On ne peut que suivre l'auteure lorsqu'elle souligne la nature « éminemment sociale » du phénomène ascétique. Il n'y a pas d'ascèse en soi, mais une tension sans cesse renégociée entre le tolérable et le désirable des sociétés englobantes et les pratiques propres des monastères. L'exemple du tabac, évoqué au passage, est ici très révélateur : dans un pays où la propagande anti-tabac est faible, il est sans conséquence qu'un religieux fume, alors que, là où le discours politico-médical est insistant, on ne comprendra pas qu'un ascète revendiqué ne se conforme pas avant toute chose à l'ascétisme général du milieu. De même, si la sœur cuisinière n'est pas inspirée ou si la société de service a été choisie au moins disant, « il peut être plus pénitentiel de manger la cuisine commune que de s'en abstenir »... Un autre fait nouveau est l'existence de systèmes rivaux, à commencer par celui du sport. Renversant l'adage paulinien (1 Co 9, 25), la modernité avancée ne s'impose plus seulement des privations pour « la couronne qui ne se flétrit pas », mais autant et davantage pour les couronnes éphémères du stade... La moniale ou le moine se trouvent ainsi un peu disqualifiés par la sévérité des régimes adoptés par les sportifs de haut niveau (cf. les recherches de Sylvaine Derycke).
- 4 Nous voici renvoyés à la question du corps, qui est incontestablement au cœur de la réflexion de l'auteure. Son livre est consacré, en vérité, au corps monastique. Face aux évolutions d'ensemble, le défi le plus sévèrement mis à l'épreuve est celui de la chasteté. L'auteure observe très justement qu'on est là face à une pratique qui n'a a priori pas changé dans sa matérialité, mais dont les effets de sens ont été profondément remembrés. On la suit volontiers dans son analyse, en regrettant néanmoins des angles morts. D'abord, on est un peu étonné de ne pas rencontrer un nom dont les propos, quel que soit le crédit qu'on leur accorde, ont été une lourde pierre dans le jardin non seulement des presbytères mais aussi des monastères germaniques : celui d'Eugen Drewermann. On veut bien qu'il soit aujourd'hui passé de mode, cela n'exonère pas d'un examen, au moins sommaire, de son influence. Surtout, les débats ecclésiaux étant ce qu'ils sont, et la nature homosociale des communautés monastiques étant un fait, *quid* de l'homoaffectivité et de l'homosexualité en milieu régulier aujourd'hui ? Beaucoup de lecteurs admettront difficilement que le sujet soit contourné. De manière

plus générale, les paroles recueillies sur le rapport au corps sont très instructives : comme beaucoup d'observateurs extérieurs, les habitants des monastères tendent désormais à valoriser le corps *sain*, expérimentant dans les restrictions même la noblesse de son être à l'image de Dieu, au détriment du *topos* jugé périmé du corps *saint*, source de possibles délectations égotistes face auxquelles les professes et profès du XXI^e siècle sont très vigilants. On aurait apprécié, à ce stade, une comparaison plus développée entre les différentes communautés observées par la sociologue. Elle souligne, à juste raison mais sans s'y arrêter assez, les différences générationnelles et plus encore genrées qui ressortent de ses entretiens. Dans les communautés féminines, note-t-elle, une culture de l'autorité plus vive n'ouvre pas les mêmes possibles. De même, il peut y avoir des rivalités discrètes entre maisons quant aux observances : un *là-bas* envié ou moqué s'oppose alors au régime de l'*ici*. Ce filon aurait mérité d'être suivi, jusqu'à des arrêts monographiques sur des communautés emblématiques. Une abbaye comme Sept-Fons, étudiée par Danièle Hervieu-Léger dans *Le Temps des moines* (Paris, Presses universitaires de France, 2017), dément par beaucoup d'aspects la tendance générale à l'abaissement du niveau ascétique : hapax sans doute, mais hapax signifiant.

- 5 Les tensions sont d'autant plus palpables que la nécessité conduit beaucoup de maisons religieuses vers un travail artisanal, souvent orienté vers des produits de bien-être, a priori aussi anti-ascétiques que possible. L'auteure, qui connaît bien cette question, est ici à son affaire. Elle cite des extraits particulièrement savoureux de catalogues où la prose des frères savonniers ou des sœurs parfumeuses rivalise avec le discours des entreprises de cosmétiques *mainstream*. Que signifie exactement, alors, se faire plaisir grâce au travail de celles et ceux dont la vie est marquée par le refus du plaisir ? Mais ne se trompe-t-on pas en les définissant ainsi ? Le monachisme n'aurait-il pas glissé, avec l'Occident entier, de la culture de l'abnégation à celle de l'accomplissement ? Ne réinvestirait-il pas ses usages séculaires sous les espèces d'une sorte de « bonheur alternatif » ?
- 6 On voit comment ce bel essai est en somme bien plus programmatique que synthétique pour un travail achevé. Il reste de nombreuses pistes à explorer pour identifier le spécifique de la vie monastique contemporaine. Il y faudra sans doute l'audace de s'écarter un peu des « classiques », modèle weberien ou modèle eliasien, pour esquisser une cartographie affinée des sensibilités religieuses qui persistent à s'exercer derrière les murs des cloîtres médiévaux repeuplés au XIX^e siècle ou des palais baroques des bords du Danube, dans lesquels les visiteurs ont parfois tendance à ne plus identifier les femmes et hommes de Dieu que comme les figurants d'un ordre aboli.